

MÉTAMORPHOSES DE LA RUSSIE DEPUIS 1953

12 GRANDS TÉMOINS RACONTENT

Lioudmila Alexeïeva

Valentina Melnikova
Arseni Roguinski

Vladimir Pozner

Viktor Afanassiev

Andreï Kourkov

Mikheil Saakashvili

Alexey Krivochein

Leonid Ivachov

Sergueï Buntman

Nikolaï Kharitonov

Piotr Tolstoï

Marc Crépin

MÉTAMORPHOSES DE LA RUSSIE DEPUIS 1953

par Marc Crépin

HD_{ateliers henry dougier}

SOMMAIRE

- p. 7 ■ Prologue
- p. 13 ■ Introduction
- p. 25 ■ Lioudmila Mikhaïlovna Alexeïeva, militante pour la défense des droits de l'homme, historienne, dissidente soviétique, animatrice du Groupe Helsinki.
- p. 35 ■ Nikolai Mikhaïlovitch Kharitonov, député du groupe communiste (KPRF) à la Douma depuis 1993, candidat à l'élection présidentielle de 2004.
- p. 42 ■ Viktor Mikhaïlovitch Afanassiév, cosmonaute, pilote de chasse, pilote d'essai, colonel des forces aériennes. Grand admirateur de Youri Gagarine, premier homme à voyager dans l'espace le 12 avril 1961.
- p. 49 ■ Leonid Grigorievitch Ivachov, général à la retraite et ancien directeur des affaires générales du ministère de la Défense.
- p. 57 ■ Valentina Dmitriyevna Melnikova, secrétaire générale de l'Union des comités des mères de soldats, ancienne professeure de géologie à l'université de Moscou (MGU).
- p. 71 ■ Alexey Zakharovich Krivochein, ancien colonel du KGB, responsable du contre-espionnage en Moldavie quand survient la catastrophe de Tchernobyl.
- p. 82 ■ Arseni Borisovitch Roguinski, historien, chercheur, militant défenseur des droits de l'homme, cofondateur de l'association Mémorial, dont il préside le conseil d'administration.
- p. 93 ■ Sergueï Alexandrovitch Buntman, journaliste, traducteur et cofondateur de la station de radio Écho de Moscou, producteur et responsable des programmes culturels.
- p. 107 ■ Vladimir Vladimirovitch Pozner, animateur de débats à la télévision russe et américaine, écrivain.
- p. 118 ■ Mikheil Nikolozis dze Saakashvili, président de la République de Géorgie de 2004 à 2013, critique virulent de Vladimir Poutine, il n'en pense que du mal. Et c'est réciproque.
- p. 124 ■ Piotr Olegovitch Tolstoï, élu député à la Douma en septembre 2016, très favorables à Vladimir Poutine, arrière-petit-fils de Léon Tolstoï ne cachant pas son admiration pour le pouvoir actuel.
- p. 131 ■ Andreï Iourevitch Kourkov, écrivain et romancier ukrainien de langue russe, documentariste, patriote et anarchiste mal disposé à l'égard du pouvoir russe actuel.

Prologue

La Russie est un choc. Il faut l'admettre, peu de nations changent à un rythme aussi impressionnant.

Quand j'ai quitté Moscou à la fin de l'année 2016, forcément ému, j'ai compris que ce pays n'était plus le même que celui qui m'avait accueilli quatre ans plus tôt. C'était presque indicible. Il y avait dans l'air quelque chose de pesant, de pénible, qui n'existait pas il y a quelques années. La crise économique s'était imposée, implacable. La parole avait perdu sa liberté et trop d'amis avaient quitté le pays.

Si ce choc on l'éprouve à l'arrivée en Russie, ce n'est pas le cas ailleurs, en Italie ou aux États-Unis. Je venais à Moscou pour exercer mon métier de journaliste. Les Russes vous accueillent mais ne vous font pas de concession. Vous êtes chez eux. Cette hospitalité est celle d'un peuple ouvert et dur, chaleureux et brutal, fidèle et amical. Et parfois, la lourdeur des rapports sociaux oblige à penser la Russie autrement. Ici, l'esprit de siège a un sens, et la mentalité d'assiégé ne quitte jamais réellement la population. Les souffrances des générations antérieures, ou encore en vie, sont inscrites dans l'inconscient de chaque famille. Mais je suis convaincu qu'habiter un pays, c'est aussi s'en approprier la culture, l'esprit, les passions, les controverses, les plaisirs et les tragédies. Celui-ci est superbe, impressionnant, d'autant que ses limites côtoient l'irraisonnable.

Il faut situer la métamorphose la plus récente de la société russe en 2012. C'est l'année qui a vu la Russie basculer dans

une nouvelle séquence de l'histoire. Les Russes ne s'en offusquaient même pas. Ils subissaient, perplexes. Vladimir Poutine, alors Premier Ministre, avait été réélu le 4 mars président de la Fédération de Russie pour la troisième fois. Il succédait au président Dmitri Medvedev, qui allait lui redevenir responsable du Gouvernement, et ainsi de suite... Les quelques protestations de l'opposition n'avaient pas été entendues. Après tout ce n'était pas la première fois, disaient les aînés, que le peuple se voyait imposer des dirigeants. Bien sûr, tout cela s'était passé dans le respect des formes juridiques. Le Parlement avait avalisé sans barguigner les changements de la Constitution.

8

En fait, la rupture était survenue après les législatives, à la fin de l'hiver 2011. Et encore une fois, Moscou, bien plus que Saint-Pétersbourg, avait donné le ton au reste du pays. À cette époque, les manifestations se succédaient chaque semaine ou presque. Dans les zones urbaines, le confort des Russes et leurs conditions de vie n'avaient rien à envier à l'Occident, même si le pouvoir d'achat se dégradait. Ils vivaient, pour beaucoup, assez bien, mais ils manifestaient. C'était une source d'inquiétude pour le Kremlin. Ils protestaient par centaines de milliers contre les fraudes électorales aux législatives de l'automne précédent, et contre celles de la présidentielle du 4 mars. Les opposants au régime de Vladimir Poutine défilaient un ruban blanc à la boutonnière, en signe de ralliement. Même lorsque les températures sibériennes s'invitaient dans la rue.

Les cortèges qui arpentaient la chaussée entre la place Pouchkine et le boulevard Sakharov étaient souvent de bonne humeur mais très déterminés. S'y bousculaient encore, et encore, des démocrates de toute sorte, des libéraux, des nationalistes ou quelques communistes et, surtout, la société civile. Les slogans ne manquaient pas d'humour. La nouvelle classe moyenne russe se moquait de l'homme du Kremlin tout en

contestant son élection. Mais, on allait vivre la suite dans la douleur, et souvent dans l'inquiétude et le repli.

Cette Russie, personne ne peut lui être indifférent. On dit souvent qu'elle représente une menace et qu'elle fait peur. Et si c'était plutôt l'inverse ? Et si les élites, politiques notamment, étaient plus inquiètes que menaçantes ? Et si le peuple russe sentait peser sur lui un avenir préoccupant ? Et si cette angoisse expliquait ce repli sur son identité et ce raidissement à l'égard du reste du monde ? Découvrir ou redécouvrir ce pays que l'on croit connaître est toujours déroutant. Tout contribue à y remettre en cause nos certitudes. Dire ce qu'est la Russie aujourd'hui, et ce qu'elle était hier, n'est pas une question de sympathie ni d'antipathie.

Aussi bien disposé que l'on soit, ou mal disposé, ou mal inspiré par le discours politique dominant, il faut d'abord prendre le temps d'écouter ce pays.

Riche d'un passé qui s'est souvent mêlé au nôtre, le peuple russe nous connaît sans doute bien mieux que nous ne le connaissons. Il considère souvent notre curiosité avec bienveillance, même si soixante-dix ans de propagande soviétique ont abîmé bien des souvenirs. Dans ce pays où l'on a longtemps enseigné la xénophobie comme une valeur patriotique, il n'est donc pas facile d'y voir clair. D'autant qu'après une courte décennie de liberté absolue dans les années quatre-vingt-dix, la société russe a renoué avec ses vieux démons : le pouvoir autoritaire impose tout simplement son interprétation des événements, de la vie qui passe et des mouvements de la société.

Loin des célébrations convenues, et des commémorations soviétiques, on comprend aussi très vite que la Russie est d'abord européenne, et ensuite, seulement, qu'elle regarde vers l'Est, comme l'aigle à deux têtes de ses armoiries. Au XIX^e siècle déjà, les slavophiles passaient leur temps à se quereller avec les occidentalistes. Il fallait défendre l'identité slave.

Mais, qu'on le veuille ou non, la Russie partage avec l'Ouest des idées, des désirs et la plupart des grands moments de l'histoire contemporaine. Bien sûr, cette histoire a souvent été malmenée, interprétée, orientée en Russie, pour justifier une politique ou une décision. Mais on n'échappe pas à l'histoire. Tôt ou tard, ceux qui l'ont vécue en témoignent et remettent en cause les versions officielles.

10 Le peuple russe vit, justement, en permanence avec des références historiques, plus que tout autre. C'est un peu comme s'il voulait toujours réaffirmer qui il est. Et si par hasard il devait l'oublier, du côté du Kremlin, on se charge vite de le lui rappeler... Depuis un siècle, c'est le pouvoir politique qui a presque toujours décidé de ce qu'il faut comprendre et penser de l'histoire. Ce qui n'empêche pas les Russes d'en sourire. Comme le raconte un de nos interlocuteurs, la Russie a connu tant d'invasions, les Mongols, les Tatars ou beaucoup d'autres, plus modernes... Elle a été confrontée à tellement d'agressions qu'elle sait parfaitement comment s'en sortir. C'est ce qui explique la tentation du repli sur soi ou le comportement nationaliste latent des Russes.

Le peuple russe ne peut compter que sur lui-même. Et la Russie, répète Vladimir Poutine, a toujours eu raison de défendre son identité. Le peuple russe est différent des autres, particulier, spécifique nous rappelle le discours officiel. En septembre 2013, Poutine avait même fait publier une lettre ouverte dans le *New York Times* pour dire aux Américains qu'ils n'avaient – eux – rien d'exceptionnel. Il fallait comprendre : contrairement aux Russes.

En 2014, à la faveur de la crise ukrainienne, la Russie adopte soudain la posture d'une puissance agressive. À Moscou, on explique qu'on se bat pour préserver les valeurs éternelles du pays. On promeut l'orthodoxie et on défend les frontières menacées. Les chaînes de télévision publiques, proches du gouvernement, Pervii Kanal ou Rossia Adin, seuls médias

reçus dans la totalité du pays, font l'opinion et présentent la nation comme une victime. Elles invitent les citoyens russes à soutenir leur chef, le gouvernement, les responsables politiques ou militaires, dont beaucoup sont visés par les sanctions occidentales. Ces restrictions décrétées par l'Ouest avaient pourtant pour causes directes l'annexion de la Crimée et la destruction, dans le ciel ukrainien, d'un avion civil par un missile russe, qui avait provoqué la mort de 298 personnes.

Vladimir Poutine, qui avait baptisé en 2003 sa méthode de gouvernement « verticale du pouvoir », allait ensuite s'en prendre à son opposition politique, et entrer en lutte avec les Européens et les Américains. Au nom de son ancien slogan électoral, Poutine allait appliquer « la dictature de la Loi » et l'opposition allait se voir interdire les critiques. Ses représentants, poursuivis en justice ou assassinés, allaient bientôt se taire.

Nous n'avons pas voulu ici empiéter sur le travail des historiens, ni des experts en géopolitique. Alors nous avons demandé à des Russes de témoigner. Simplement. Ce sont des femmes et des hommes qui parlent librement de ces événements qui ont métamorphosé l'URSS ou la Russie. Les historiens n'ont jamais eu la tâche facile en Russie, un pays qui a toujours cultivé le goût du secret et brouillé les pistes. Quant aux experts, lorsqu'ils se laissent tenter par l'art de la prédiction, ils se trompent presque toujours.

Enfin, il fallait sortir de la mode du commentaire, de ceux qui manient trop souvent des idées reçues et des préjugés. Ils démontrent surtout que la Russie est un fantasme... pays de la démesure, des passions, des larmes, des rires, de l'ivresse...

Comme toujours en Russie, la réalité est bien plus complexe. Il était donc capital de donner la parole à ceux que l'histoire récente du pays concerne.

Introduction

Le choix de nos témoins est né de nombreuses conversations. La Russie, dit l'un d'eux, est un pays de parole. On aime bavarder, prendre le temps, écouter. On aime se souvenir aussi.

13

Tous ont accepté de bonne grâce de s'attarder sur leur propre histoire. Certains en sont victimes. D'autres resservent le discours d'un régime pourtant disparu. Nous nous sommes donc demandé ce qui, depuis la mort de Staline, avait durablement changé le cours des choses, de la politique, de l'économie, et de leur condition de citoyens russes. Il nous fallait aussi nous arrêter sur un des derniers soubresauts de l'histoire récente, l'annexion de la Crimée.

Et puis, avec eux, nous nous sommes dit que ce qui compte vraiment dépasse les événements eux-mêmes. Il fallait aller au-delà et en mesurer les changements, les métamorphoses qu'ont subies leurs vies et celles de tous les autres.

Ces témoins parlent donc en toute partialité et en toute subjectivité. Ils essaient d'établir un rapprochement entre la « grande » histoire et leur vie, leurs ennuis et leurs espoirs. Ils sont comme tout un chacun. Ils disent leurs douleurs ou leurs joies, leurs inquiétudes, décrivent des tragédies, ou affirment leur fierté d'être russe. Leur mémoire est quelques fois imprécise ; comme souvent, elle fait la toilette du souvenir. Qu'ils soient dissidents, ancien chef d'État, généraux, journalistes, cosmonaute, écrivains, étudiants, députés, tous présentent leur vision du monde, à leur façon. Il est seulement question de

ce qu'ils ont vu et ressenti. Souvent, ils laissent parler leur cœur. Alors, bien entendu, il se peut que certains d'entre eux pratiquent, incorrigibles communistes, la langue de bois, ou alors, militants courageux, qu'ils se confient avec excès. Ceux-là disent aussi leur oppression. Tous sont sortis un jour de la banalité de la vie quotidienne pour vivre des événements qui appartiennent à l'histoire.

De l'arrivée au pouvoir de Staline à l'élection de Poutine en 2000, plusieurs époques s'entremêlent... Ou, plus précisément, depuis la mort de Staline, les Russes ont le sentiment d'avoir traversé toutes les tempêtes de l'histoire. Ils ont en fait vécu le lent affaiblissement d'un système jusqu'à son auto-destruction.

14

En trois générations, ils ont parcouru un chemin étrange, qui va de l'univers du mensonge institutionnel à celui de la modernité, dont la probité reste toujours en question. Poutine est très clivant, et le soutien majoritaire dont il bénéficie exaspère. Ces époques ont fasciné les intellectuels de gauche pendant longtemps. C'est à présent le camp idéologique d'en face que Vladimir Poutine fascine, celui qui vante la force et l'autorité.

Entre le premier événement, qui mérite témoignage, et le dernier, la Russie a connu tous les bouleversements... C'est très exactement des obsèques de Joseph Staline à l'annexion de la Crimée, soixante et une années marquées par des crises internes au système socialiste, par des crises économiques, financières, diplomatiques, par l'effondrement aussi de l'URSS, par des exploits technologiques, par des guerres ouvertes dont certaines dans les anciennes possessions de l'empire soviétique, par deux tentatives de coups d'État, par le retour d'un pouvoir incarné par Poutine et, à la fois ancien et rénové, par celui des services secrets.

Nous aurions pu retenir d'autres moments de cette histoire russe contemporaine, dont le déclin de l'Union

soviétique et les derniers soubresauts d'un empire à l'agonie. Mais nous avons choisi de présenter les témoignages de ceux qui ont vraiment vécu une histoire, personnelle et concrète, au cœur du système, auprès des leurs, sur leur terre, sans même souvent prendre conscience qu'ils partageaient des moments d'exception. Ces événements agissent comme des points de repère dans l'évolution du pays et disent beaucoup de ses métamorphoses.

Ils sont donc douze, peu connus ou très célèbres, dissidents audacieux, conservateurs convaincus, nostalgiques du socialisme soviétique, zéloteurs du régime actuel, amoureux de la liberté, russes, biélorusses ou ukrainiens. Ils ne se présentent pas comme des acteurs mais d'abord comme des témoins. Ils expliquent à quel point les mutations de la Russie ont commencé par un événement parfois insignifiant, parfois extraordinaire. Ils disent leurs réactions, leurs passions. Et quelques-uns ne parviennent jamais à se libérer du conditionnement culturel ou propagandiste dont ils demeurent captifs.

Les conséquences de leur histoire peuvent paraître positives, comme la conquête spatiale, mais elles peuvent aussi avoir un effet dévastateur, comme la guerre d'Afghanistan ou la crise ukrainienne. Lorsque la sidération est passée, il leur faut tenter de comprendre, faute de quoi, il leur faut subir les événements.

Il arrive donc à nos témoins de chercher une explication à certaines mutations de la société. En tout cas, pour la plupart, ils revendiquent leur subjectivité et ne cherchent pas à administrer de leçons. Ceci est leur point de vue, objectif ou tout à fait partial, premier degré de l'expérience. Quant à la métamorphose engagée par l'arrivée de Vladimir Poutine aux premiers jours du *xxi*^e siècle, deux hommes en parleront : l'un pour le critiquer, l'autre pour l'aduler.

Chapitre 1. Pour commencer, il a fallu, par une journée pluvieuse, trouver l'entrée d'un immeuble – ce qui, souvent

à Moscou, tient de l'exploit. Elle se trouvait dans la rue Arbat, à deux pas de la statue d'un grand chanteur et poète révolté, Boulat Okoudjava, le Brassens russe. Lioudmila Alexeïeva le connaissait bien.

Avec elle, je souhaitais d'abord parler des jours qui ont suivi la mort de Staline, le 5 mars 1953. Non pas des circonstances assez troubles dans lesquelles il a rendu son dernier souffle, mais de ses obsèques et du séisme idéologique qui a suivi. Lioudmila Alexeïeva, comme cinq millions de Soviétiques, s'était glissée ce jour-là dans le cortège compact qui descendait la rue Gorki, et qui allait défiler pendant trois jours et trois nuits devant la dépouille du Petit Père des peuples. Elle avait 25 ans.

Au contact de cette vieille dame, qui fut l'égérie de tous les combats pour la défense des droits de l'homme, on éprouve aussitôt un très grand respect. Le jour de notre rencontre, il était question, une fois de plus, de la décision des autorités d'affubler de nouvelles ONG du label infamant d'« agent de l'étranger » et d'en fermer les locaux. « Eh bien, si c'est comme ça, dit-elle aussitôt, je suis prête à réaménager mon appartement pour y travailler clandestinement, comme au temps des communistes ! » Grande militante, historienne déchue, rédactrice de samizdats, dissidente expulsée vers les États-Unis en 1977, elle n'a jamais cessé de lutter. Elle a tout vu de l'Union soviétique. Elle dit n'avoir plus peur de rien et, surtout, de personne.

Chapitre 2. Nikolaï Mikhaïlovitch Kharitonov a été une star du Parti. Cet ancien candidat à la présidentielle est resté l'un des principaux dirigeants communistes. Il était encore enfant trois ans après la mort de Staline, le 24 février 1956, quand Nikita Khrouchtchev délivre son fameux rapport secret sur la déstalinisation à un nombre choisi de participants au XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique. Une décision aberrante pour nombre de responsables de la

direction du Parti. Même les Occidentaux à qui des diplomates polonais avaient remis une copie clandestine n'en reviennent pas. Les Russes découvrent, en 1956, que tout, dans la gestion de leur État-providence, repose sur le mensonge. Ils mesurent l'étendue des massacres et des injustices. Nikolai Kharitonov, modeste cadre d'un sovkhoze sibérien, allait devenir député. Monté à Moscou, il n'a jamais cessé de s'interroger sur l'opportunité du rapport Khrouchtchev. Parler ou ne rien dire, il pratique la langue bien connue des gens d'appareil. En 2004, après un parcours sans faute, le Parti lui proposera de défendre la candidature communiste à la présidentielle. Il arrivera en deuxième place derrière Vladimir Poutine. À présent, cet admirateur de Djerzinski, le fondateur de la Tcheka, considère avec sévérité l'initiative de Khrouchtchev.

Chapitre 3. Le 12 avril 1961, l'URSS avait surpris le monde entier en envoyant dans l'espace Youri Gagarine, premier homme à oser le cosmos. La NASA subira la nouvelle du lancement comme une humiliation, et la compétition entre ingénieurs russes et américains ne s'arrêtera plus. Aujourd'hui, le cosmos est devenu, envers et contre tout, le dernier domaine de coopération, une activité réellement partagée avec les Occidentaux. Viktor Mikhaïlovitch Afanassiev, pur produit de la méritocratie soviétique, a participé à quatre missions spatiales et passé au total cent cinquante-cinq jours dans l'espace. Il dit son orgueil quand Gagarine s'est envolé, ce qui devait susciter plus tard sa vocation. Fier comme un cosaque, il aime à rappeler que sa décoration la plus précieuse est une médaille reçue en 1991, celle de héros de l'Union soviétique.

Chapitre 4. Après un certain apaisement, la guerre froide reprend avec vigueur à l'automne 1962, le 14 octobre. La crise des missiles de Cuba qui éclate ce jour-là va balayer les promesses de la coexistence pacifique, la doctrine préconisée

par Khrouchtchev. À Moscou et à Washington, on ne parle que de troisième guerre mondiale, avec un risque non négligeable d'emploi de l'arme nucléaire. Leonid Grigorievitch Ivachov n'est toujours pas convaincu qu'en 1962, le monde préparait une nouvelle guerre globale. Il avait alors près de 20 ans et achevait ses études à l'Académie de l'Armée rouge à Tachkent. Il se rappelle très bien du moment de l'alerte générale. Ses camarades et lui étaient prêts à partir au combat.

Chapitre 5. Les guerres de Moscou, on les connaît, dans ce vieil immeuble de Kitaï Gorod, l'un des quartiers historiques de la capitale. Derrière les locaux de l'ex-KGB, il abrite une association qui depuis un quart de siècle ne s'en laisse pas compter. Le Comité des mères de soldats n'a jamais sombré. Valentina Dmitriyevna Melnikova préside à ses destinées. Elle connaît bien les militaires et ne cache pas que de nombreux officiers soutiennent discrètement l'ONG. L'Afghanistan, la première puis la seconde guerre de Tchétchénie, et même la guerre éclair contre la Géorgie... Le 27 décembre 1979, la période de la « détente », née du règlement de la crise des missiles de Cuba, prend brutalement fin avec l'entrée des troupes soviétiques en Afghanistan pour défendre un régime prosoviétique. Après dix années d'occupation, et d'enlèvement et après d'énormes pertes humaines et matérielles, l'Armée rouge se retire.

Autre conflit terrible, en deux campagnes successives : la Tchétchénie. Cinq ans après le retour d'Afghanistan, les forces militaires de la Fédération de Russie se lancent à l'assaut des bastions séparatistes de la République de Tchétchénie. D'abord le 11 décembre 1994, sur ordre de Boris Eltsine, puis les hostilités reprenant, après un accord de paix en 1996, le 26 août 1999. Vladimir Poutine prendra la direction des opérations dès son arrivée au Kremlin, le 31 décembre 1999. La guerre d'Afghanistan s'est soldée par un échec total. Les deux guerres de Tchétchénie par la destruction de Grozny et, au moins, cent cinquante mille morts dans les deux camps.

La guerre de Géorgie marque, elle, le retour des ambitions irrédentistes de Moscou. Initiée le 7 août 2008, par une attaque géorgienne contre les milices prorusses, elle s'achève le 16. Dix jours plus tard, la Fédération de Russie reconnaît l'indépendance de deux provinces géorgiennes, l'Abkhazie et l'Ossétie du Sud.

Valentina Melnikova revendique avant tout son statut de mère. Le spectacle quotidien des avions qui rentraient d'Afghanistan chargés de cercueils en zinc avait déclenché la révolte de centaines de mamans d'appelés, inquiètes et résolues. Voir les guerres à travers le regard des mères de soldats offre un autre point de vue sur les conflits menés par la Russie ces dernières années.

Chapitre 6. Pour revenir sur la tragédie de Tchernobyl, il fallait prendre un certain recul. On en connaît les causes, mais beaucoup moins bien ce qui allait suivre. La tragédie du 26 avril 1986, au milieu de la nuit, aurait pu être pire que la pire des catastrophes. À la centrale nucléaire de Tchernobyl, des techniciens désinvoltes avaient provoqué l'explosion du réacteur nucléaire numéro 4. La manie du secret de l'administration soviétique fera perdre beaucoup de temps aux autorités. Même Mikhaïl Gorbatchev, alors patron de l'URSS, n'apprendra qu'avec beaucoup de retard la réalité des choses. La catastrophe de Tchernobyl a affecté dans un premier temps six cent mille personnes. Dans les jours et les semaines suivantes, trois cent mille habitants allaient être évacués de la zone. Et puis, les « liquidateurs » sont entrés en action. Certains ont couru en toute conscience à une mort assurée. La plupart étaient des soldats, mobilisés au nom de la sauvegarde de la patrie, pour décontaminer la zone. Le colonel Alexey Zakharovitch Krivochein commandait à l'époque, en Moldavie, la section spéciale du KGB chargée du contre-espionnage dans la 4^e armée. Un jour, bien après l'explosion, il reçoit l'ordre de prendre le commandement de cinq unités de renseignement qui

travaillaient avec les liquidateurs. Il estime que les radiations ont tué au moins deux cent quarante mille personnes en vingt ans.

Chapitre 7. Pour revenir sur l'irrépressible tendance des responsables communistes à exercer un pouvoir totalitaire, il fallait parler avec quelqu'un qui a vécu les deux tentatives de coup d'État de 1991 et de 1993. Sergueï Alexandrovitch Buntman, journaliste, est l'un des fondateurs de la radio d'opposition Écho de Moscou. Il avait 35 ans en 1991. Il appartient à cette génération d'intellectuels russes qui avait décidé de se débarrasser des oripeaux du communisme. En 1991 comme en 1993, avec ses collègues, il a tenu l'antenne sans discontinuer, jusqu'au dénouement. Il est, comme tous les journalistes d'Écho de Moscou, animé d'un solide esprit de résistance, et travaille toujours aujourd'hui dans l'un des derniers médias d'opposition en Russie.

20

Le 19 août 1991, la lente dégradation des structures de l'État, les réformes de Mikhaïl Gorbatchev et la situation déplorable de son économie annoncent alors une fin prochaine de l'Union soviétique. Un coup d'État réveille à l'aurore les Russes, totalement incrédules. Les radios ne diffusent plus que de la musique classique. On craint le pire. Les nostalgiques de l'URSS avaient déclenché un putsch pour renverser Mikhaïl Gorbatchev. Washington l'avait prévenu, mais lui n'y croyait pas. Trois jours plus tard, l'échec est consommé, et précipite la dislocation de l'URSS.

Le 21 septembre 1993, Boris Eltsine, alors président de la seule République de Russie, se retrouvera à son tour confronté à une tentative de coup d'État – en fait, une crise constitutionnelle l'opposant aux parlementaires communistes nostalgiques. Les blindés de l'armée viendront à son secours et l'emporteront après avoir assiégé la Maison Blanche moscovite, qui était alors occupée par le Parlement.

Chapitre 8. Le monde entier a découvert au printemps 2012 les Pussy Riot, militantes et artistes punks, devenues

célèbres pour avoir, selon les autorités, profané la cathédrale du Christ-Sauveur, à Moscou. Leur « prière » devant les fidèles médusés réclamait le départ de Vladimir Poutine. Trois d'entre elles furent condamnées par la justice à des peines d'internement en camp de travail. Pour beaucoup, en Russie, cette peine réveillait de noirs souvenirs : ceux du Goulag, dont les colonies pénitentiaires sont les lointaines héritières.

Dans les années trente, le Goulag désignait en fait l'administration qui gérait l'ensemble des camps éponymes. Une association, Mémorial, les a recensés, et a essayé d'en comprendre le fonctionnement sous Staline mais aussi sous Khrouchtchev, Brejnev et Andropov. Le fondateur de Mémorial le dissident Andreï Sakharov, voulait que l'on empêche un retour toujours possible du totalitarisme en tirant des leçons de l'histoire de ces camps. Arseni Borisovitch Roguinski est l'un des dirigeants de Mémorial. De l'arrestation de son père, à Saint-Petersbourg, qui allait être ensuite fusillé, jusqu'à la fermeture des camps décidée par Gorbatchev, Arseni Roguinski raconte son histoire. Dissident, professeur d'histoire et chercheur, il estime à dix mille le nombre de ces camps en URSS. Alexandre Soljenitsyne jugeait que dix millions de prisonniers y avaient été détenus. Aujourd'hui, les recherches de Mémorial invitent à une autre évaluation : au moins quinze millions, dit-on ! Toute sa vie, Arseni Roginski a tenté de défendre la liberté d'expression et la mémoire des victimes du Goulag.

Chapitre 9. Lorsque Vladimir Vladimirovitch Pozner arrive à Moscou, en 1952, il a 19 ans et l'Union soviétique fait encore rêver... Le communisme, c'était « une belle idée », m'a-t-il ainsi confié, avant de se réjouir de la chute de l'URSS... Ce brillant animateur d'émissions télévisées polémiques possède trois nationalités russe, américaine et française. Il a vu la société soviétique s'ébrouer, et progressivement s'éclairer. La glasnost, la politique de transparence voulue par

Mikhaïl Gorbatchev, lui offre, en décembre 1985, l'occasion d'une grande première : lancer une émission en direct, en duplex et en public, entre Seattle aux États-Unis et Léninegrad en URSS. Les nombreux talk-shows qui allaient suivre permettront à des Russes et à des Américains de se confronter au cours de liaisons satellite, de dialoguer, de tenter de se comprendre. Au-delà de cet exercice de libération de la parole, Vladimir Pozner se réjouit de l'éveil progressif de la société russe, à la fin des années quatre-vingt, puis dans les années quatre-vingt-dix. Mais rien ne va jamais de soi en Russie. L'avènement de la démocratie sera très douloureux. Pozner livre ses impressions pour avoir vu les murs tomber les uns après les autres, liberté d'expression, liberté d'entreprendre, liberté politique, liberté de voyager...

Chapitre 10 a. Mikheil Nikolozis dze Saakashvili est né en URSS à l'époque où la Géorgie faisait encore partie de l'Union soviétique. Après l'indépendance, il allait en devenir le président, à 37 ans, de janvier 2004 à novembre 2013. Il a reçu la nationalité ukrainienne le 30 mai 2015. Objectif de Kiev : en faire le gouverneur de la région d'Odessa, le grand port de la mer Noire. Son programme s'inspire de son action en qualité de chef de l'État géorgien : lutter contre la corruption. Après seize mois d'engagement, il dresse un constat d'échec et démissionne, le 7 novembre 2016, pour créer en Ukraine un nouveau parti politique anticorruption. Saakashvili est un très bon observateur du délitement de l'empire soviétique. Il a des mots très durs pour Vladimir Poutine, qu'il a rencontré une trentaine de fois. Il lui reproche de n'avoir jamais abandonné l'idée de rétablir, sous une certaine forme, la nation soviétique.

Chapitre 10 b. Autre bon connaisseur de l'énigmatique Vladimir Poutine, mais cette fois admiratif : Piotr Olegovitch Tolstoï, descendant du célèbre écrivain Léon Tolstoï. Désormais député de Russie unie, le parti majoritaire, Piotr

Tolstoï affiche un soutien sans nuance à la politique du président russe. À l'opposé de Mikheil Saakashvili, il voit en lui le sauveur d'une Russie opposée à une Europe à laquelle on ne peut pas se fier. Il admire l'opération d'annexion de la Crimée et il jure que Poutine doit sa grande popularité à sa proximité avec le peuple.

Chapitre 11. Enfin, l'Ukraine. Écrivain très apprécié à l'Ouest, Andreï Kourkov, né en Russie, père communiste, grand-père stalinien, décrit sa passion pour sa patrie ukrainienne : un pays réel, indépendant, à la culture ancienne, jadis appelé « petite Russie » et baptisé par Catherine II « nouvelle Russie ». Une terre qui fut même, il y a plus de mille ans, le berceau de la fondation de la Russie, la « Rus ». L'Ukraine reste toujours déchirée par le conflit du Donbass, largement alimenté par la volonté de Moscou. À Kiev, la crise a éclaté en décembre 2013. La révolte de l'Euromaidan, motivée par le refus du président Viktor Ianoukovitch d'opérer un rapprochement avec l'Union européenne, entraîne la chute du régime, notoirement corrompu. Le Kremlin y voit la main des Américains alliés aux Européens, qui auraient contribué à un coup d'État. En mars, la Crimée est rattachée à la Fédération de Russie en vertu d'un referendum surveillé par quinze mille soldats venus de Russie, ou issus de la base navale de Sébastopol. Andreï Kourkov, dont les livres sont désormais interdits en Russie, se souvient avec émotion de la Crimée et tente de comprendre les motivations du Kremlin, tout simplement.

1

Lioudmila Mikhaïlovna Alexeïeva

Militante pour la défense des droits de l'homme,
historienne, dissidente soviétique,
animatrice du Groupe Helsinki.

25

APRÈS LA MORT DE STALINE

La révolution bolchévique a déjà dix ans lorsque Lioudmila Alexeïeva voit le jour en Crimée. À Moscou, les principaux dirigeants du Parti communiste se déchirent. 1927, c'est aussi l'année où Joseph Staline s'attribue le pouvoir de tout diriger et obtient, de ses camarades du Parti communiste, l'exclusion de Trotski.

Lioudmila Alexeïeva, qui a fait toutes ses études à l'université de Moscou, obtient son diplôme d'historienne, spécialité archéologie, en 1950. Jeune mariée, elle découvre alors la terrible pauvreté des campagnes russes. Son mari, professeur à l'académie Joukovski, participe à un camp de travail comme tous les étés, au bord de la rivière Oka, à deux heures de train de Moscou. Dans l'izba dont le couple loue un étage à une famille de paysans, elle découvre qu'ils n'ont pas de pain blanc et qu'ils utilisent une seule paire de chaussures pour trois. Sa prise de conscience politique est brutale. Elle n'oubliera plus jamais ce qu'elle voit. Ses hôtes, employés du kolkhoze voisin, comme des centaines d'ouvriers agricoles, travaillent sans salaire. La réalité n'a plus rien de

commun avec le film de propagande projeté, peu de temps avant, à Moscou, Les Cosaques de Kouban... Un film qui montre, dit-elle, « des tables pleines à craquer de victuailles » dans nos campagnes. Révoltée, elle prend conscience de la situation et pour tenter de comprendre, elle décide de lire toute l'œuvre de Lénine... Il doit bien y avoir des réponses... Terrible désillusion.

Depuis cette époque, Lioudmila Alexeïeva n'a jamais cessé de s'engager. Elle dit toujours sa façon de penser, même au président, Vladimir Poutine. Rue Arbat, dans le centre de la capitale, on lui rend visite, on vient prendre conseil auprès d'elle. Son âge respectable ne l'empêche pas d'être de son temps. Sa table est encombrée de revues, de papiers, de notes. Elle nous attend. Chez elle, la porte est toujours ouverte. On entre, c'est tout. Elle avait prévenu : « Vous êtes toujours les bienvenus. »

26

Lorsqu'elle commence à s'exprimer, de sa voix rocailleuse, au débit lent et au timbre doux, se dégage de ses propos une impressionnante détermination. Elle est là, cheveux blancs sagement coupés, fragile, le regard noir, elle raconte et pas question de l'interrompre.

Elle a été de toutes les luttes. Elle a résisté à toutes les absurdités du totalitarisme. Elle avait d'abord rêvé de changer le Parti de l'intérieur, surtout à la faveur de la déstalinisation prônée par Khrouchtchev. En 1968, elle est d'ailleurs expulsée de ce parti auquel elle essaie encore de croire. Elle va alors collaborer à La Chronique des événements en cours, l'un des nombreux samizdats – ces journaux clandestins, dont le nom signifie « publié par soi-même », où les militants et les intellectuels pouvaient s'exprimer en échappant à la censure soviétique – qui fleurissent à cette époque. Obstinément, elle défend la liberté d'expression et la cause des dissidents. Elle rejoint ensuite le Groupe Helsinki avant d'être forcée d'émigrer aux États-Unis. Elle n'en reviendra qu'après la dissolution de l'Union soviétique.

Depuis, elle s'est impliquée dans nombre de mouvements de protestation, elle a été la cible d'agressions nationalistes, elle a été malmenée par les Omons, la police anti-émeute, et se déclare sans illusion à propos du pouvoir actuel. Lorsqu'en 2012, une nouvelle loi s'en prend aux ONG « financées de l'extérieur », les obligeant à arborer l'étiquette

« agents de l'étranger », comme à l'époque stalinienne, elle prévient : « Nous avons survécu au pouvoir soviétique, et nous survivrons à cela. »

Au début du mois de mars 1953, Lioudmila Alexeïeva est à Moscou. Son désir de communier dans la douleur avec le peuple est l'histoire d'un ratage. L'annonce de la disparition de Staline va beaucoup l'émouvoir.

Comme cinq millions de Soviétiques, elle tente de rejoindre la Salle des colonnes, rue Okhotni Ryad, à deux pas de la Place rouge. Elle n'y parviendra jamais. Au cinquième étage sans ascenseur d'un vieil immeuble, elle partage un appartement communautaire de trois pièces avec deux autres familles. Le matin du 5 mars, c'est l'effervescence.

“ Dans les heures et les jours qui ont précédé le 5 mars, la radio diffusait, toutes les heures, un bulletin de sa santé. C'était bien la première fois que l'on nous disait ça, et il était évident qu'ils savaient qu'il allait mourir, ou alors, qu'il était déjà mort et ils ne faisaient que nous y préparer. Je ne me souviens pas combien de jours cela a duré, mais sans doute quatre ou cinq. Je ne l'ai pas oubliée, cette ambiance. Les bulletins de santé étaient de plus en plus pessimistes. À la radio, on employait des termes médicaux. Par exemple, on nous disait que le symptôme respiratoire de Cheyne-Stokes avait été diagnostiqué. Les médecins et le personnel médical savaient ce que cela signifiait, l'agonie, mais moi, je l'ignorais à l'époque.

Pourtant, quand on se souvient de cette voix morne qui lisait les bulletins d'information, et de la suppression de toutes les émissions de divertissement, et tout était si triste, si évocateur...

La radio, nous ne l'éteignions jamais, pas la nuit en tout cas. Et un matin, je crois – car les émissions commençaient à 6 heures –, on nous a parlé de la santé de Staline. Ensuite, on a entendu une musique triste. La nouvelle est tombée : il était mort et son corps serait exposé à la Maison des syndicats, à la Salle des colonnes. Et nous allions être autorisés à venir

lui faire nos adieux. Je me rappelle avoir dit à mon mari qu'il fallait absolument y aller, car cela n'arrivait qu'une fois dans une vie. Chez nous, personne n'a pleuré à part moi.

Je dois dire que je n'aimais pas Staline, même si sa mort me causait du chagrin parce que je pensais alors que c'était un grand homme. Je me suis demandée pourquoi je ne l'aimais pas. En fait, je n'avais qu'une explication : il était trop adulé. On entendait des gens le louer : « Notre Soleil ! Notre Grand Tout ! » Mon sentiment était que toutes ces louanges empêchaient de saisir quel homme il était réellement. Alors comment aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas vraiment ? Mais j'admettais, à ce moment-là, qu'il représentait tout un pan de la vie de mon pays. Mon impression était similaire à celle qu'avait dû provoquer la mort de Lénine. Je pensais à ce poème que j'aimais lire souvent :

28

« Cinq nuits, Moscou veilla,
Car il s'était endormi,
Et le salut d'honneur de la lune,
Était tristement solennel... »

Je me rappelais aussi ce qu'on racontait – je n'étais pas née en 1924 – des immenses files d'attente de tous ceux qui voulaient saluer la dépouille de Lénine.

Oui ! J'ai commencé par pleurer. J'ai honte de le dire mais j'ai pleuré. Pas parce que j'avais de la peine pour lui, je le répète, je ne le l'appréciais pas vraiment en tant qu'homme, mais tout autour, il n'y avait que des médiocres. Qui maintenant allait diriger notre pays, immense et compliqué, et où il était si dur de vivre ?

Nous pensions qu'avec de tels gens médiocres, personne n'était à la hauteur du chef, et c'est la même chose aujourd'hui. Oh ! je n'ai pas pleuré très fort, mais j'ai versé une larme. Puis j'ai décidé que j'irai le saluer, bien sûr, cela n'arrivait qu'une fois dans la vie. Faire la queue et faire ses adieux. Il faut dire que j'étais alors enceinte de mon deuxième fils. À 25 ans, j'étais enceinte et idiote. J'ai décidé d'aller dire adieu à Staline, sans vraiment me rendre compte.

En ce début du mois de mars, il faisait assez bon, étonnamment beau. La mère d'une de mes amies de fac, Mira Samoilovna Malkina, médecin, une femme très digne, a décidé de m'accompagner. Elle habitait à côté de chez moi. Nous sommes donc parties mais pas en métro, peut-être parce qu'il faisait beau. Nous sommes arrivées sur la place Arbat et nous avons décidé de marcher sur les boulevards jusqu'au centre, jusqu'à la Salle des colonnes.

Nous avons dû prendre des rues et encore des trottoirs. Ça et là, il restait un peu de cette neige de début de mois de mars sur les boulevards. La foule grossissait à nos côtés, tout le monde allait dans la même direction. Tout le monde allait dire adieu à Staline et le flot humain devenait de plus en plus dense. Nous avons marché longtemps. Et nous commençons à être compressées alors que la grossesse me fatiguait. J'avais accouché de mon premier bébé avec un mois d'avance et, cette fois, je voulais qu'il naisse à terme.

Mon amie médecin disait : « Liouda, tu ne peux pas rester, le cortège est devenu énorme. » Mais on ne pouvait pas faire demi-tour car toute la foule, de plus en plus serrée, allait dans la même direction, vers le centre. Paniquée, j'ai fait une pause. Et c'est là que j'ai vu des policiers à cheval, trois policiers. Mirra, finalement, a réussi à se frayer un chemin et elle a interpellé un des policiers : « Aidez cette femme, elle est enceinte, elle ne peut pas rester là ! » Le policier – je me souviens d'un bon gars – est descendu de son cheval, s'est approché des barrières et m'a soulevée pour me faire retomber derrière la grille. Il m'a regardée et puis m'a dit : « Tu es folle, qu'est-ce que tu fais ici ? » À ce moment, j'ai pu rebrousser chemin sur le boulevard vers la place Arbat et je suis rentrée chez moi.

Dieu merci, j'ai échappé au chaos. Et finalement, je n'ai pas vu le grand guide dans son cercueil. Ce n'est pas grave. Je suis restée en vie et mon fils aussi.

Les gens sentaient, comme moi, que quelque chose d'exceptionnel se passait. C'était toute une époque, et nous comprenions seulement qu'elle venait de mourir avec lui. Certains étaient agressifs et certains étaient curieux... Bien sûr, nous avons été chauffés par la radio et les journaux. Certains étaient sincères, d'autres non. »

30

Ce jour-là, les mouvements de panique dans la foule ont entraîné la mort par étouffement de trois cents personnes. Lioudmila Alexeïeva, jeune femme forcément influencée par la propagande, n'avait pas la moindre idée de la véritable personnalité du *vojd* [« chef »]. Elle ignorait aussi les détails de sa mort. Il avait en fait succombé dans sa luxueuse datcha de Kountsevo, à l'ouest de Moscou. Il avait agonisé plusieurs jours à la suite d'une hémorragie cérébrale. On allait le découvrir dix-neuf heures plus tard. Ses gardes étaient terrorisés. Beria, le terrible chef de la police secrète, allait même esquisser quelques pas de danse à la vue de Staline, muet et paralysé, gisant sur le sol.

Lioudmila Alexeïeva ne découvre la vérité que bien plus tard.

« À l'époque de Staline, aucune activité intellectuelle ou politique, autre que celle qui était officiellement autorisée, n'était possible. Personne n'explique aux enfants qu'il ne faut pas mettre la main dans le feu, que ça brûle, ils le savent tout seuls. Nous aussi, on savait qu'il ne fallait pas faire ce genre de choses. On ne pouvait parler de ce qui se passait qu'à deux ou trois personnes, et seulement des proches.

Mais en 1953, justement, j'étais assaillie par le doute à propos de ce qui se passait dans le pays. Je comprenais que nous n'étions pas un pays libre. Deux problèmes m'inquiétaient particulièrement, même s'il y en avait beaucoup : la pauvreté des campagnes et l'antisémitisme.

J'avais vu la misère dans laquelle vivaient les paysans. J'étais sidérée. Dans les journaux, on nous racontait que les kolkhoziens